

Dans l'oeil de la nation algonquine

MARIE-PIERRE BOUSQUET, *Les Anicinabek du bois à l'asphalte. Le déracinement des Algonquins du Québec*, Rouyn-Noranda, Les Éditions du Quartz, 2016, 325 pages

Pascal Chevrette

Volume 13, numéro 1, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89099ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevrette, P. (2018). Compte rendu de [Dans l'oeil de la nation algonquine / MARIE-PIERRE BOUSQUET, *Les Anicinabek du bois à l'asphalte. Le déracinement des Algonquins du Québec*, Rouyn-Noranda, Les Éditions du Quartz, 2016, 325 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(1), 23–24.



DANS L'ŒIL DE LA NATION ALGONQUINE

Pascal Chevrette
Chef de pupitre, littérature

MARIE-PIERRE BOUSQUET
**LES ANICINABEK DU
BOIS À L'ASPHALTE. LE
DÉRACINEMENT DES
ALGONQUINS DU QUÉBEC**
Rouyn-Noranda, Les Éditions du
Quartz, 2016, 325 pages

NDLR: En français, on relève la forme Anicinabe (ou Anicinape) qui se prononce [anichinabé], parfois suivie du g (dur) ou du k qui indiquent le pluriel comme dans le titre de cet ouvrage. L'Office québécois de la langue française privilégie, dans un but de cohérence et de simplification linguistiques, une forme francisée rapprochée de la prononciation originale. On écrira Anichinabé (masculin) et Anichinabée (féminin) pour le nom propre et anichinabé (masculin) et anichinabée (féminin) pour l'adjectif. Les deux formes, nom et adjectif, prennent le s au pluriel.

Il faut avoir traversé le parc de La Vérendrye pour comprendre à quel point ce territoire est vaste. Avec les régions de l'Abitibi, du Témiscamingue et de Gatineau, c'est l'Outaouais supérieur, qui va du comté de Pontiac au sud jusqu'au nord d'Amos, à la réserve de Pikogan, et à ses extrémités à l'ouest, à l'est: Kipawa, Lac-Simon; tout ce territoire que Marie-Pierre Bousquet a traversé pour étudier la nation anichinabée, ou anichinabée. Dans ce livre-somme, riche en données et en portraits, cette anthropologue de l'Université de Montréal présente une description exhaustive de cette nation qu'en 2007 Richard Desjardins présentait comme un peuple invisible.

Le fil d'Ariane qui nous guide dans cette recherche, c'est la marginalisation des populations anichinabées, dispersées dans ce grand territoire, mais aussi celui de la réappropriation de leur identité et de leur culture. Bousquet s'est attardée à comprendre la transition «du bois à l'asphalte» de ce peuple ayant parcouru le territoire pendant plus de 2000 ans pour devoir composer, dans les deux derniers siècles, avec les nouveaux cadres et régimes établis avec l'ère coloniale et orientés vers l'exploitation des ressources et la sédentarité. L'un des constats de Bousquet, c'est qu'à travers les transformations auxquelles ils ont été soumis, les Algonquins se perçoivent désormais comme des «nomades sédentarisés» (p. 301).

Du bois à l'asphalte couvre d'innombrables aspects et leurs sous-divisions: les représentations du territoire des Anicinabés, leurs rituels de chasse, les façons de se déplacer, les malaises sociaux, les tensions entre

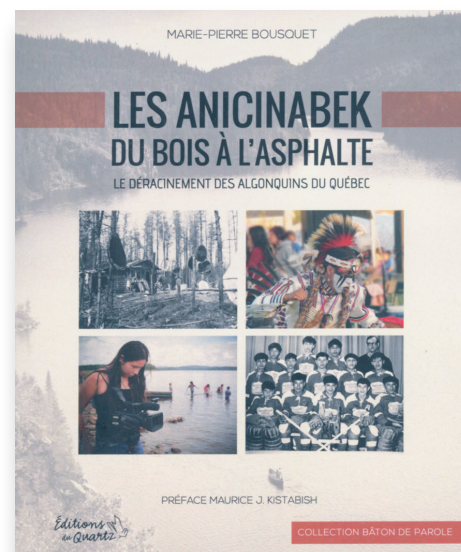
générations, l'alimentation, l'hospitalité, les demeures, la vie au quotidien et la gestion des réserves, le rapport à la langue, à la naissance, à la mort, différents traits de leur spiritualité, les revendications politiques, le rapport à la loi, à l'argent, aux écoles, et j'en passe. J'en passe beaucoup. Le programme est impressionnant et exhaustif, il ne fait pas de cet ouvrage un livre à lire d'un trait, plutôt à consulter pour le compte de la recherche, de l'élaboration de cours, d'interactions ciblées, idéalement pour satisfaire la curiosité.

Le programme est impressionnant et exhaustif, il ne fait pas de cet ouvrage un livre à lire d'un trait, plutôt à consulter pour le compte de la recherche, de l'élaboration de cours, d'interactions ciblées, idéalement pour satisfaire la curiosité.

LE BOIS

On ne s'étonne pas de découvrir que le récit anichinabé est difficile. On peut penser spontanément aux pensionnats et aux femmes disparues, aux manchettes de Val-d'Or et à la couverture médiatique sur les nations autochtones depuis une dizaine d'années. La culture anichinabée a ses beautés et sa profondeur que viennent finalement voiler cette lourde médiatisation, et c'est une contribution majeure de ce livre que de nous initier à cette culture. Marqués par la dépossession et un profond sentiment de perte du territoire, les Anichinabés ne sont pas pour autant privés de résilience, de ruse et de ténacité. Le concept de déracinement est précisément choisi par Bousquet pour signaler et comprendre le lien originel avec le territoire. Un lien intime qui révèle les attitudes défensives et les postures politiques de la nation.

Bousquet va chercher à saisir ces éléments qui reviennent systématiquement dans leur discours. Elle dégage ainsi la valeur idéologique qu'a pris pour eux la forêt, le bois, «réel et imaginé [qui] sert à créer des repères identitaires» (p. 301). Ce bois, on en parle, on s'en rappelle, on y va; il n'est pas qu'excès de nostalgie, mais une valeur-refuge solide. Son héritage reste un référent incontournable pour les comprendre: il inspire aux Anichinabés leur égalitarisme, définit leur conscience territoriale, voire même leurs idées de l'éducation, de l'économie, de la gestion des réserves, des loisirs, jusqu'à l'hygiène. Au-delà des lieux,



revient toujours l'idée que «la vraie vie est dans le bois». Le bois est donc expression de ce territoire perdu, mais, demeurant encore fréquenté, il sert de ce fait d'image mentale, d'archétype structurant l'essentiel de leur argumentaire politique.

De plus, pour asseoir la légitimité à leurs revendications, les Anichinabés, comme les autres nations autochtones, ont dû recourir à la tradition orale, bien que pour ce faire, ils durent confier leurs affaires à d'autres gens, lettrés, pour rédiger les droits en découlant, une situation qui entraîna de la méfiance. On apprend sans surprise que leur statut minoritaire, conféré par la *Loi sur les Indiens*, eut l'effet d'un cadenas. Privé du droit de vote avant 1960, on comprend que l'ensemble des griefs adressés aux gouvernements et aux Blancs sont marqués par cette situation minoritaire.

C'est donc toute cette transition complexe que Bousquet réussit à cerner. L'enjeu de l'éducation devient à cet égard central et on apprend qu'au départ, des Anichinabés furent jadis favorables aux principes de l'école, de l'alphabétisation et de la scolarisation. Lorsqu'en 1956 fut adoptée la loi sur l'instruction publique, les enfants anichinabés furent déportés dans les tristement célèbres pensionnats. À St-Marc-de-Figuery entre autres, près d'Amos, plusieurs parents se déplacèrent même pour se rapprocher de leurs fils et filles confisqués, ce qui contribua à établir Pikogan, la réserve au nord d'Amos, l'une des principales étudiées par Bousquet. Du côté des Pères Oblats responsables du pensionnat, il peut être étonnant d'apprendre que cette communauté avait, semble-t-il, pour prérogative de protéger ces «jeunes Indiens» des préjugés blancs en en faisant des «modèles d'allégeance à la foi catholique» (p. 108). Ajoutons à cela une pédagogie rétrograde, fondée sur le châtement corporel, qui laissa de profondes blessures. La coupure avec le mode initial de la culture anichinabée fut non seulement trop radicale, mais carrément inadaptée et indigne. L'école devint lieu de marginalisation et de violence, tout ce cocktail des mauvaises conceptions engen-

Anicinabek suite de la page 23

dra la misère que l'on retrouve et dénonce aujourd'hui; coupant les jeunes de leurs parents, elle généra acculturation et confusion entre les concepts d'école et de culture. Les malaises sociaux qui en résultèrent plongèrent les Anichinabés dans des situations d'assistance publique, de dépendance, voire dans certains cas de désintégration sociale.

ET L'ASPHALTE

L'objectif de cette étude, c'est surtout de faire voir comment les Anichinabés s'adaptent à la modernité, la réserve étant la scène principale où s'effectue cette démarche. Le livre de Bousquet montre bien qu'il n'est pas si simple d'interpréter l'espace que représente la réserve dans les cultures autochtones. En 1969, dans leur livre beige, Jean Chrétien et Pierre Trudeau avaient frappé à un mur de résistance alors qu'ils proposaient la suppression de ces entités au nom d'une citoyenneté canadienne trop abstraite et construite sur la négation des nations autochtones. Bien que la réserve ne soit pas vécue comme le lieu propice de l'identité anichinabée, elle demeure néanmoins – en fait, elle est devenue (dans les circonstances) – un espace vital où se manifestent différents types de socialité entre gens et famille, et où s'expriment, néanmoins, des réseaux de solidarité et de coopération, mais aussi de conflits entre tendances traditionalistes et réformistes.

Nous l'avons vu, la forêt constitue le «lieu d'expression authentique de l'identité algonquine», elle joue ainsi un rôle majeur dans le processus d'adaptation que l'on constate depuis récemment. Rattachant ce discours aux influences du panamérindianisme des années 1960 (avec notamment l'idée de la Terre-Mère), Bousquet dégage les principes qui animent leur compréhension de la structure économique reposant sur «le respect de la terre et de ses ressources». Elle fait voir, citations à l'appui, que les concepts de développement durable et d'aménagement intégré des ressources relève à certains égards de ce «culte de la terre». En identifiant ces axes du discours sur le bois, Bousquet conclut que «[par] ce biais, les Algonquins réaffirment que les activités traditionnelles comme l'entretien du territoire ne font pas partie du passé, qu'elles ne sont pas des passe-temps, mais doivent continuer à faire partie de leur mode de vie» (p. 197). Il est intéressant de comprendre comment certains traits du nomadisme peuvent trouver un nouvel éclairage à l'heure de nouvelles exigences en matière d'exploitation des res-

sources naturelles et de protection du patrimoine naturel. Des voies à valoriser pour l'avenir seraient du côté, par exemple, des métiers forestiers: «Devenir garde-chasse, forestier, sylviculteur ou agent de conservation de la forêt est très bien considéré dans les réserves algonquines» (p. 197). Cette rencontre du symbolique et du politique est très bien mise en relief par Bousquet qui veut montrer qu'une actualisation est bien en cours.

Pour bien circonscrire son objet, Bousquet a choisi de présenter dans les grandes sections de l'ouvrage de citations tirées d'entrevues qu'elle a réalisées avec des Anichinabés de tous les milieux. Ces témoignages donnent une profondeur aux données factuelles, les aèrent et nous font entrer dans cet univers du discours, de la parole et des perceptions. Le lecteur est ainsi plus à même de comprendre les conséquences de la sédentarisation sur les individus et les populations.

Concluons en rappelant que l'effort de compréhension au cœur de cet ouvrage n'est pas uniquement scientifique, mais moral: Bousquet veut établir un véritable dialogue et se pose en faveur de l'interculturalisme. Tout son effort tend à expliquer les institutions et la culture anicinabées, et elle dégage, vers la fin, des lignes de force pouvant favoriser leurs relations avec le reste de la société. On peut tirer de cette lecture d'importants constats. Tout d'abord, que le nomadisme n'a pu être effacé ni supprimé, qu'il s'est plutôt métaphorisé pour se constituer en un «générateur de culture». Ensuite, que les conséquences de la loi sur les Indiens ont généré des institutions qui ne peuvent être abolies d'un coup, comme cela semble être le cas avec les réserves. Dans sa conclusion, Bousquet recommande que l'on sache reconnaître l'ancestralité du territoire et que dans les écoles, la culture anicinabée soit revalorisée. Enfin, ajoute-t-elle avec à propos, «ce que les Algonquins ont voulu gagner, ainsi que les autres Amérindiens, est le droit de s'auto-interpréter, de redevenir maîtres de leur image et de retrouver le droit de parler en leur propre nom» (p. 299).

Le problème de la conciliation et de l'arrimage aux exigences des sociétés contemporaines est fort complexe. Cet ouvrage de référence peut bien sûr servir de boussole pour avancer dans ce chemin. Même si les pressions coloniales ont provoqué malaises et désastres, la recherche de Bousquet montre que la culture anicinabée n'a pas disparu. Dans *Le pas de l'Indien*, le poète wendat Jean Sioui écrit: «Même si tu en perds les traces/tu garderas toujours tes origines.» Malgré sa facture très académique, l'ouvrage de Marie-Claude Bousquet ne se prive pas de sagesse lorsqu'à travers quelques propos tirés de ses entretiens avec ces Anichinabés, on trouve cette même vérité universelle: «Savoir d'où l'on vient, c'est important pour savoir où l'on va.» (p. 299). □

Mars 2017
vol. XIII n° 1
L'Action
NATIONALE
1917-2017



Les pouvoirs constituants
québécois et autochtones

Pouvoirs et Nations dans L'Action nationale

vente au numéro et abonnement
action-nationale.qc.ca